LES COURS D'EAU DE SICIÉ

Il fut une époque, pas si éloignée de la nôtre, où durant les mois d'été l'eau était rationnée dans toutes les agglomérations. Il en était de même pour tous les autres départements du pourtour méditerranéen, excepté les villes proches de l'embouchure d'un fleuve. La région toulonnaise était alors alimentée par la retenue de Dardennes et par le barrage de Carcès, mais ces derniers n'étaient pas inépuisables ! La municipalité de La Seyne avait entrepris une étude hydrologique du massif de Sicié. Mon grand-père, puisatier de son état, avait été contacté par les édiles et avait, bien avant moi, parcouru ces lieux magiques que demeurent les Moulières ou les paluns de Tallian ou de la Coudoulière.

Les résultats de ces prospections ainsi probablement que les conclusions n'aboutirent pas et ce fut bientôt les eaux du Verdon puis de la Durance qui permirent à toutes les régions côtières de poursuivre leur développement.

Ceci n'est pas une raison suffisante pour imaginer que ce massif est une annexe du désert de Gobi, bien au contraire

Le substrat très ancien de toute cette zone offre une palette de schistes, phyllades et autres micaschistes dont la qualité première est une forte tendance à se cliver et à se chevaucher.

Les eaux de pluie y trouvent de nombreux refuges et s'accumulent au gré de nappes phréatiques qui resurgissent par endroit.

Lorsque ces sources apparaissent sur le versant interne du massif, elles ont souvent une durée de vie plus importante car l'enracinement de la végétation permet un certain ancrage des minéraux.

Dans le cas des résurgences côtières, de nombreux éboulements remettent leur existence au bon vouloir des hommes. Chaque saison ils les exhument et les entretiennent.

Nous allons borner notre étude sur la partie sud de la route qui relie Les Sablettes à Reynier et son prolongement vers la plage de Bonne Grâce.

A la partie la plus élevée de cet itinéraire se situe la croix de Palun, ce quartier marécageux où nous trouvons le croisement de la route de La Seyne à Janas.

Ce grand palun bien contenu par une épaisse couche argileuse est principalement alimenté par les hauteurs de Lombard, de Bastian et de Mauvéou. Il donne naissance à deux cours d'eau.

Le Pontillot vers Six-Fours, qui prend naissance dans le palun du quartier Lombard, avant de serpenter le long des maisons du Vieux Reynier, passe sous le Pont du Brusca et descend son eau jusqu'à Sauviou, au lieu-dit « le Rayon de Soleil » après avoir lavé les détritiques négligemment « oubliés » par les riverains.

Le Lou part vers l'est, longe Coste Chaude, arrive au lieu dit « le pas du loup » (déformation de « passage du lou ») et allait se jeter sur la plage de Mar Vivo. Il a été détourné et va à présent sur la plage des Sablettes au lieu dit La Vague dans de gros tuyaux en fibrociment qui passent sous le chemin Hermitte.

La péninsule de Sicié ainsi délimitée possède deux bassins versants principaux. L'un sur la commune de La Seyne et l'autre vers Six-Fours.

La source la plus élevée du massif

Elle se situe grossièrement sur la « ligne de démarcation » des deux communes en contrebas de la chapelle.

Au dix-neuvième siècle face à l'afflux des populations à la cime de cette montagne, un toulonnais, monsieur DUBUY, vérificateur des Douanes, conçut le projet d'édifier une « fontaine publique » sur la « Montagne de Notre Dame », à proximité de la chapelle de Notre Dame du Mai.

En 1871 il fit creuser un puits, à une cinquantaine de mètres dans le nord-est de la chapelle, et trouva de l'eau à environ huit mètres de profondeur.

Cette eau fut suffisante pour faire face aux besoins des 2000 pèlerins qui durant le mois d'août 1873 vinrent faire leurs dévotions à la chapelle.

L'inventeur de cette source voulut alors construire des galeries pour en augmenter le débit et lança même une souscription publique sous le nom de « La fontaine de toulonnais ».

La souscription était fixée à 2 francs par an pendant trois années et était soutenue par les peintres toulonnais qui vendirent plusieurs de leurs œuvres pour cette cause. Des galeries furent creusées en 1875 mais dès le début du printemps 1876, l'eau disparut complètement. Un été suivi d'un hiver particulièrement sec eurent raison de cette initiative qui depuis cette période n'a pas connue de suite.

On peut encore voir le puits et les ruines des galeries sur le bord de la piste incendie qui va vers le sémaphore; l'accès en est toutefois rendu assez délicat par la végétation épineuse qui a investi le site.

Les sources seynoises

Les sources du vallon de la Belle Pierre :

Situées le sud de l'actuelle route de la corniche varoise, en contrebas de la fameuse « fontaine des toulonnais », elles diffèrent par la végétation qui les entoure. Une forêt d'eucalyptus qui a été plantée là et qui a investi la plus orientale de ces demoiselles prouve qu'il reste certainement d'importantes réserves d'eau dans ce sous-sol. Les vestiges d'une construction voûtée continuent de matérialiser une source plus ancienne. Mais ce lieu assidûment fréquenté par les chasseurs mériterait une petite journée de maçon pour ne pas disparaître à jamais.

Les chênes et de nombreux autres feuillus continuent de coloniser la seconde résurgence dans le fond du vallon « dit de l'âne » qui monte avec impertinence vers la chapelle. Bien qu'aucun point d'eau ne soit visible en surface, ce vallon situé exactement en aval des travaux de captage de Monsieur Dubuy ne ruisselle que lors des grosses pluies.

Ces deux cours d'eau, fréquemment anémiques se rejoignent au lieu dit « La Belle Pierre » où se situait alors un bassin bordé d'une large pierre plate sur laquelle les bugadières venaient laver leur linge.

Pour d'obscures raisons de sécurité, le lieu a été « repensé » et la véritable Belle Pierre est à présent recouverte par quelques mètres cubes de terre afin de ne pas perturber les marcheurs indéclicats qui pourraient y trébucher. Les Amis de Janas et du Cap Sicié, ont œuvré pour faire de ce vallon luxuriant un sentier de découverte destiné aux visiteurs de la forêt et ont remplacé l'abreuvoir polyester mis là par les chasseurs. A présent un coquet bassin en pierres apparentes récolte un peu de l'eau en provenance de la source de l'ouest ainsi que celle d'une petite résurgence qui prend naissance sous la route.

Les sources des Terres Gastes.

Malgré une existence bien souvent anecdotique un point d'eau sourd tout au fond d'un vallon où les Cigalouns Seignens ont édifié un oratoire consacré à sainte Estelle (la sainte patronne des félibres). C'est une sorte de marécage qui se complait dans un maquis très dense, d'où s'extrait après les gros orages un filet d'eau qui descend paisiblement sur le bord de la piste incendiée, traverse grâce à un tuyau la chaussée de la corniche varoise et s'enfuit sur le bord de la piste Macchi.

Un second point d'eau se dissimule sous les roumias et les salsepareilles dans le vallon des Feuillus. Il a même fait l'objet de travaux conséquents après l'édification du fort Peyras. Les veines d'eau, profondément drainées, se regroupaient dans une sorte de puit-citerne fermé par une plaque de tôle cadénassée. Le trajet de ce cours d'eau coupait alors le tracé de la corniche varoise pour alimenter le lavoir de Bramas certainement très utile pour les artilleurs du fort. Le filet d'eau suivait ensuite un chemin dans le talweg où il récupérait l'eau de Sainte Estelle puis celle du vallon de la Belle Pierre.

Après le passage auprès de la dune fossile seynoïse où affleure parfois la nappe phréatique et où Monsieur Marius Autran, premier adjoint de la commune de La Seyne sur mer, tenta de créer un petit lac artificiel, ce cours d'eau descend jusqu'à la « fontaine de Janas ». Même par grandes sécheresses il est possible de percevoir le bruit de l'eau s'écoulant dans le sous-sol sous la route.

La fontaine de Janas.

Il est probable que les lits souvent desséchés vus plus haut ne soient que les trop-plein de tous ces cours d'eau et qu'il existe un réseau souterrain dans toute cette zone.

C'est certainement la raison qui a engendré l'édification d'un forage destiné à procurer de l'eau au fort Peyras.

Il s'agit d'une construction assez ancienne qui va chercher l'eau dans le sous-sol (7 à 10 mètres) et d'une citerne de stockage.

Auparavant, une vasque et un grand lavoir avaient été aménagés de part et d'autre du puit initial avec une pompe à bras pour unique pourvoyeur.

Une cinquantaine de mètres en aval, un minuscule marais reçoit les eaux de ruissellement de vallon de Bagna Camiso sur le bord duquel les Amis de Janas et du Cap Sicié entretiennent contre vents et marées une mare artificielle où parfois des rainettes viennent pondre.

Le ruisseau de Janas.

A partir de ce lieu, le ruisseau de Janas suit le talweg jusqu'au premières demeures, passe sous un pont au niveau des Gabrielles puis monte vers le nord. Avant de parvenir à la croix de palun, il reçoit les eaux usées du vallon de Capus et oblique vers l'Est en raison d'une épaisse couche argileuse (qui alimenta une tuilerie bien antérieure à celle de la Coudoulière).

Le rayol de Capus

Le patronyme de ce ruisseau est sujet à caution car il existe un quartier de Six Fours se nommant Capus et situé sur l'autre versant du chemin des oratoires. Quand le ruisseau de Janas parvient contre les terres argileuses et se voit dans l'obligation de changer de direction, il reçoit un affluent en provenance du talweg des Baruelles. C'est le ruisseau dit « de Capus » sur les bords duquel se sont développés diverses activités liées à l'eau. Tout d'abord une tuilerie qui s'était installée sur le gisement d'argile et qui étalait ses bassins de décantation sur les espaces jouxtant la croix de palun.

Sur les bords de ce ruisseau, au moins deux moulins (d'après la carte de Cassini) utilisaient la force de l'eau pour moudre blé ou olives, certainement aidés par quelques sources émergeant de la couche argileuse. L'eau rejetée étant souillée avant de se mélanger plus bas avec celle du ruisseau de Janas, nous pouvons faire naître en ce point la dénomination d'Oïde pour la suite de ces cours d'eau.

Les lavoirs des Moulières

Sur la rive droite du ruisseau de Capus, à une centaine de mètres avant le confluent avec le ruisseau de Janas, se trouvent deux lavoirs d'assez grande taille disposés en V au plus près des sources qui les alimentent. Ce sont les lavoirs des Moulières situés non pas dans le lit du ruisseau qui était désormais souillé par les effluents des moulins, mais bénéficiant d'une eau pure provenant de plusieurs résurgences jaillissant directement du substrat. Il est fort probable que la fameuse résurgence de « Roque Trocade » (la plus importante source de Moulières au XIX^e siècle) alimentait ces bassins. Seul l'énorme chêne pluri centenaire qui surplombe les lavoirs doit receler la réponse dans ses racines. Ces lavoirs, actuellement à l'état de vestiges bien que toujours en eau, étaient formés de pierres de taille et comportaient des plans inclinés pour frotter, battre et rincer le linge. Un foyer se trouvait au dessus de l'ensemble pour faire la « bugade ». L'eau résiduelle allait ensuite grossir le ruisseau de Capus. Il est fort probable que les différentes veines d'eau aient changé de chemin lors du forage du canal de l'émissaire commun mais il reste encore assez d'eau pour conférer à cet endroit un climat particulier qui tranche à la saison estivale avec l'aridité du massif.

Le canal d'irrigation

Une prise d'eau claire directement captée à partir des résurgences, par l'intermédiaire d'un canal d'une cinquantaine de centimètres de large, se permet d'enjamber le ruisseau de Janas et de courir à flanc de colline, sur la gauche de l'ancien chemin qui reliait Reynier à Fabrégas. Il se termine un petit kilomètre plus loin dans un grand bassin de rétention circulaire. Cette eau était distribuée dans les

cultures du domaine de Fabrégas. Ce bassin avait également d'autres affluents en provenance du flanc Est du plan d'Aub où un réseau de collecteurs et des puits récupéraient les eaux de ruissèlement et d'infiltration.

La ferme des Moulières

Située en aval du confluent des deux rayols, ce lieu qui abritait une importante ferme tire son nom du provençal « Moulièro »: Malgré la présence de plusieurs moulins à blé ou à huile dans les environs, son nom n'a rien à voir avec la meunerie.

Une « moulièro » est un champ cultivé dans lequel sourdent des sources. Un terrain humide, marécageux où stagnent les eaux.

Les nombreuses résurgences provenant de l'affleurement de la couche argileuse confèrent à ce lieu une richesse naturelle. Ce fut probablement durant des siècles, un lieu fleurant bon l'opulence.

La ferme des Moulières était une grande propriété située sur la rive droite de l'Oïde en aval des lavoirs. Elle cultivait sur une terre particulièrement grasse fruits et légumes et jouxtait dans le sud-est le domaine de Fabrégas. Certainement grâce à une dérivation à partir du canal qui dessert le bassin circulaire de Fabrégas elle pouvait faire front aux mois de sécheresse. Cet aqueduc se déversait dans un grand bassin de rétention qui était édifié sur le bord d'une grande mare. Une source diffuse qui continue de suinter sur le flanc nord du plan d'Aub se déversait également dans un étang à l'extrémité duquel on retrouve une conduite forcée (un bief) qui amène l'eau vers un puits où se trouvait la roue à aube d'un moulin dont les ruines sont toujours visibles dans la végétation. Bien que très dégradée, cette ferme continue de montrer derrière les salsepareilles, les lierres et les ronces des corps de bâtiments bien distincts (habitation, étable, bergerie, moulin, etc.) et des champs à la terre riche où vivent toujours quelques arbres fruitiers.

L'Oïde.

A la suite de cette utilisation forcenée, l'eau passablement troublée et salie par les effluents des moulins à blé et à huile ainsi que par les eaux usées des bugadières avait perdu une grande partie de sa virginité. C'est ce qui explique le nom d'Oïde (nom provençal attribué à toute canalisation d'eau sale) que prend alors le ruisseau pour s'acheminer vers la mer, sur la plage de La Verne.

Ce tronçon du ruisseau de Janas où se sont construits grand nombre de villas a vu ses berges et même son cours quasiment obturé par des clôtures ou des déchets divers qui par temps de pluie font obstacle à l'écoulement des eaux.

La Verne

La partie située entre le pont de la Verne et la plage du même nom se nomme également « la Verne » ce qui en lango nostro signifie aulne. Un arbre totalement disparu de cette zone mais qui est encore endémique de la vallée d'une autre Verne, celle des Maures.

Pas moins de sept noms pour ce timide ruisseau qui ne parvient véritablement jusqu'à la mer que dans les grandes périodes de pluie.

Le puits de Peyras

Dans le creux d'un petit vallon assez proche de la corniche varoise, au bord de la piste du Bau Rouge, on trouve un puits creusé par les artilleurs du fort Peyras eux-mêmes. D'une profondeur ne dépassant pas trois mètres, il n'a réussi à capter que quelques centimètres d'eau.

Le vallon de Fabrégas

La plage de Fabégas reçoit le tribut d'un cours d'eau en provenance de la zone est des Gabrielles qui récupère au passage les petits talwegs issus du flanc nord du fort de Peyras.

Le vallon de Fabrégas existe toujours dans les profondeurs de son réseau souterrain. Quelques regards judicieusement placés dans le fond du vallon montrent un écoulement minime mais régulier environ deux à trois mètres sous la surface.